

Littérature et philosophie au siècle des Lumières

Daniel Dumouchel*

Les rapports entre la philosophie et ce que nous appelons maintenant la littérature sont anciens et protéiformes et les sentiments qui les marquent, de Platon à aujourd'hui, ont oscillé entre l'hostilité et l'enthousiasme. Le séminaire qui fut l'occasion des trois articles que l'on va lire se proposait de s'intéresser à certains des enjeux soulevés par ces questions au XVIIIe siècle, et plus particulièrement dans les Lumières françaises. À cette époque, on le sait, les discours poétiques, philosophiques et scientifiques sont souvent étroitement entrelacés, et il n'est pas rare qu'ils soient pratiqués par une même personne, comme le prouvent assez, parmi d'autres, les exemples de Fontenelle, de Rousseau ou de Diderot. La tendance de la philosophie des Lumières à promouvoir la « popularisation » des savoirs et la diffusion de l'esprit philosophique se prête particulièrement bien à la mobilisation de formes poétiques et rhétoriques traditionnelles au profit de la philosophie; on ne s'étonnera pas de voir s'épanouir, dans le prolongement de l'esprit de la Renaissance, des formes telles que la lettre, le discours, le dialogue, etc. Dans ce contexte, la forme dialoguée jouit d'un statut privilégié, et certaines de ses réalisations les plus éloquentes, comme les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, en 1686, ont servi durablement de modèles. Mais le XVIIIe siècle est également le théâtre d'un renouvellement profond de certaines formes poétiques qui vont être mises au profit du nouvel esprit philosophique. Je pense notamment à l'*autobiographie* et au récit de soi, dont Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions* et dans ses

* Professeur au Département de philosophie de l'Université de Montréal.

Réveries du promeneur solitaire, fera des véhicules philosophiques inusités, et au *roman*, qui, tout au long du siècle, par le truchement de ses deux grandes formes nouvelles que sont le *roman-mémoires* et le *roman épistolaire*, deviendra un remarquable outil d'expérimentation philosophique, dont les philosophes eux-mêmes n'hésiteront pas à s'emparer. Certes, au siècle des Lumières, les frontières entre la « philosophie » et ce que nous appelons la « littérature » ne sont pas encore clairement délimitées, ce découpage net des domaines étant plutôt l'héritage du siècle suivant, dont nous sommes largement tributaires pour notre compréhension de la littérature. Certains philosophes, comme Pierre Macherey, vont jusqu'à soutenir qu'une véritable « philosophie littéraire » n'est possible qu'après cette grande séparation des savoirs et après l'invention de la « littérature » à proprement parler. Il ne s'agissait pas, dans le séminaire, de trancher ces questions complexes (dont on trouvera un écho à la fin de l'article de Sébastien Arviset); il s'agissait de mettre en avant l'usage philosophique innovateur que les penseurs des Lumières ont fait de ces formes anciennes ou modernes.

De manière générale, les rapports entre la philosophie et la littérature peuvent être abordés d'au moins trois manières. (i) On peut d'abord traiter de la littérature, de l'œuvre littéraire ou de la fiction en tant qu'elles constituent des objets pour la philosophie; c'est ce que fait la *philosophie de la littérature* ou, si l'on préfère, *l'esthétique* de la littérature (au sens objectif du génitif). (ii) On peut ensuite s'intéresser à l'usage des moyens fictionnels, rhétoriques ou stylistiques qui sont mobilisés dans le discours philosophique : cela relève de ce qu'on pourrait appeler une *rhétorique du discours philosophique*. (iii) Enfin, il est possible de se demander comment la littérature et la fiction peuvent contribuer à la réflexion philosophique; en d'autres termes, on peut s'interroger sur la philosophie de (ou d'après) la littérature (au sens subjectif du génitif). Ici, pour éviter la confusion, on peut emprunter à Macherey le concept de *philosophie littéraire*. L'interrogation du séminaire s'appuyait sur cette taxinomie provisoire qui découpait l'objet entre esthétique philosophique, rhétorique philosophique et philosophie littéraire. S'agissant du XVIIIe siècle, dont on sait qu'il a inventé l'esthétique philosophique – c'est-à-dire à la fois la chose et le nom –, il serait tentant de s'en remettre à l'examen des théories des philosophes sur la « littérature » et ses différentes potentialités; de

Dubos à Schiller, en passant par Baumgarten, Lessing, Hume, Burke, Diderot, Rousseau et Kant, il y aurait eu amplement matière à réflexion. Mais ce sont les deux autres types de rapport entre philosophie et littérature qui ont retenu notre attention, à savoir la rhétorique du discours philosophique et la philosophie *par* la littérature. Deux questions générales dessinaient l'horizon de notre réflexion : les œuvres « littéraires », fictionnelles ou non, peuvent-elles être philosophiques? Qu'apporte aux discours philosophiques le recours aux dispositifs fictionnels ou « littéraires»? Par conséquent, les exemples étudiés furent empruntés à deux ordres de discours : d'une part, aux dialogues, lettres, rêveries, récits de soi publiés par des philosophes et qui prolongent, et parfois contestent, l'argumentation proprement « philosophique » plus standard par la fiction ou par des artifices littéraires; d'autre part, aux romans, écrits ou non par des philosophes patentés, qui peuvent être compris comme des « fictions pensantes » et qu'il s'agissait d'analyser pour en abstraire le suc philosophique.

La première partie du séminaire portait sur ce que j'ai appelé la rhétorique des discours philosophiques. Il fallait faire un choix parmi les nombreux ouvrages philosophiques qui font usage de dispositifs fictionnels et rhétoriques. Nous avons privilégié le dialogue philosophique et le récit de soi – même si, dans ce dernier cas, il s'agit plutôt d'une forme *sui generis* propre à Jean-Jacques Rousseau. Dans un premier temps, nous nous sommes arrêtés sur l'autobiographie et le récit de soi chez Rousseau, des *Confessions* aux *Rêveries du promeneur solitaire*. Le pari a été pris de lire cette œuvre tardive du philosophe genevois comme une œuvre philosophique à part entière, en gardant à l'esprit les modalités d'écriture propres sur lesquelles elle repose. Le second temps, consacré à l'écriture de la morale et aux usages du dialogue chez Denis Diderot, portait essentiellement sur le *Neveu de Rameau*. La lecture de ce dialogue élaboré sur de longues années, où Diderot pousse à la limite les règles habituelles du dialogue « philosophique », au point d'engendrer une forme hybride qui se rapproche du roman, a été l'occasion de mettre en lumière la nature essentiellement « dialogique » du mode de penser de Diderot et d'examiner les paradoxes de la morale matérialiste que la structure du dialogue permet de mettre en scène. La seconde partie du séminaire, consacrée à la possibilité d'une « philosophie romanesque », visait à

analyser quelques exemples de romans « philosophiques » qui réfléchissent sur l'individu, la liberté, la société et les passions. Trois romans importants nous ont retenu : *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, *Jacques le fataliste* de Diderot et *La philosophie dans le boudoir* de Sade.

Les articles qui suivent reflètent bien certains de ces intérêts. L'article de Kevin Tougas fait le point sur le genre du dialogue philosophique au siècle des Lumières et sur le rôle qu'il joue dans l'articulation de la vérité chez Diderot, qui a pu avancer, dans *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron* : « [...] je ne compose point, je ne suis point auteur; je lis ou je converse; j'interroge ou je réponds ». Le texte de Kevin Tougas examine de plus près *Le rêve de d'Alembert*, qui est sans doute, avec *Le neveu de Rameau*, l'un des dialogues les plus déterminants de Diderot. C'est justement sur le *Neveu* que se penche Thierry Côté pour analyser les rapports entre la musique et l'imitation chez Diderot et pour préciser sa théorie du hiéroglyphe musical. Dans le *Neveu*, Rameau intervient à la fois comme un interlocuteur qui fait part de ses idées sur la musique et comme un personnage qui *incorpore* une conception de la musique, servant lui-même en quelque sorte de hiéroglyphe qui permet de problématiser la conception mimétique du signe musical. Cette caractéristique formelle, en elle-même, suffit à montrer la complexité du dialogue diderotien comme *genre*, puisque le traitement que fait Diderot du personnage de Rameau tire le dialogue du côté du roman. Sébastien Arviset, s'inspirant de la lecture des *Cent vingt journées de Sodome* de Sade que fait Pierre Macherey dans *Philosopher avec la littérature*, réfléchit à la fonction du roman en général chez Sade et propose une interprétation philosophique des *Cent vingt journées*. Au fil de l'article, Sébastien Arviset produit également une discussion critique de la conception des rapports entre littérature et philosophie chez Macherey.

Ces trois articles sont autant d'échantillons d'un dialogue possible entre la littérature et la philosophie au siècle des Lumières. Les perspectives qu'ils développent permettent d'enrichir la façon dont nous concevons généralement les textes philosophiques aussi bien que les œuvres littéraires. Je remercie donc l'équipe d'*Ithaque* de leur avoir ouvert les pages de la revue.